

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

28 mars 1863.

En tête de son bulletin le *Moniteur* annonce que l'amiral Bonnard s'est emparé le 25 février de Gocong, centre de l'insurrection annamite.

Des lettres de Rome viennent confirmer la dépêche annonçant que M. le prince de la Tour d'Auvergne a présenté ses lettres de créance au Saint-Père.

Un télégramme de Vienne présente comme probable l'accord de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre pour la conduite à tenir vis-à-vis du gouvernement de Saint-Petersbourg.

De Berlin, on apprend le rappel des troupes prussiennes envoyées sur la frontière de Pologne.

La *Correspondance générale* de Vienne, du 26, annonce que les négociations relatives à la question polonaise continuent activement; elles amèneront une entente entre l'Autriche et les puissances occidentales, si elles formulent des propositions pouvant convenir à la position particulière de l'Autriche dans la question de Pologne.

Un télégramme de Berlin nous apprend que les réserves appelées sous les armes, par suite de la concentration des troupes sur les frontières polonaises, seront congédiées le 6 avril.

Les détails arrivent en foule par les journaux allemands au sujet de la retraite de Langiewicz en Autriche. La *Presse*, de Vienne, et la *Gazette de Breslau* s'accordent aujourd'hui à la regarder comme étant surtout le résultat de divisions intestines au sujet de la dictature. Il y avait des partisans de Mieroslawski jusque dans le camp de Langiewicz lui-même, et la feuille silésienne affirme que ce fut un délégué du comité central, arrivé au camp le dernier jour du combat, qui suggéra au conseil de guerre l'idée de revenir à la guerre de partisans en divisant le corps de Langiewicz, qui s'élevait déjà à 9 ou 10,000 hommes.

Le Gouvernement autrichien est bien résolu, paraît-il, à ne pas livrer l'ex-dictateur. L'*Europe* donne à ce sujet des renseignements diplomatiques qui empruntent aux circonstances actuelles un très-vif intérêt. D'après les cartels d'extradition conclus par l'Autriche avec la Russie et la Prusse, Langiewicz rentre dans la catégorie des réfugiés politiques, et non point dans celle des déserteurs militaires que l'Autriche serait tenue de livrer. D'origine, il appartient au duché de Posen, où il a servi, il y a plusieurs années, comme officier dans les rangs de l'armée prussienne. S'étant librement démis de son grade, il ne saurait être soumis à l'application des cartels qui ont pour objet l'extradition des déserteurs militaires.

Le *Czas* du 22 mars annonce que d'après une dépêche arrivée de Charkow (Petite Russie) à Varsovie, les étudiants de l'université de cette ville se seraient révoltés et auraient attaqué la garnison.

Les journaux anglais disent que la Russie et la France ne font aucun obstacle à la candidature du prince Guillaume de Danemark comme roi de Grèce, la Grande-Bretagne est disposée à céder les îles Ioniennes.

J. REBOUX.

Le courrier de Cochinchine est attendu d'ici à peu de jours. Il donnera les détails de la prise de Go-cong, que nous font connaître une dépêche télégraphique privée et le *Moniteur*.

L'amiral Bonard a attendu, pour attaquer Go-cong, que les contingents envoyés de Chine fussent débarqués. C'est avec ces contingents et un bataillon de Tagals venant de Manille qu'il s'est rendu maître de la ville.

Go-cong est une ville fortifiée du centre de la Cochinchine. Elle était occupée par le chef des rebelles.

Nous lisons dans la *France*:

« Mgr Coqueron, aumônier en chef de la marine, vient d'adresser à M. le ministre de la marine et des colonies, un rapport plein d'intérêt sur l'aumônerie de la marine qui, reconstituée depuis dix ans, a rendu les plus éminents services au pays, et à la marine française.

« Ce corps, qui partage toutes les fati-

gues et tous les dangers de nos marins, comprend 66 ecclésiastiques, il en aurait 70 si les ressources budgétaires le permettaient, comme les besoins du service le réclament. Du reste, l'administration de la marine n'a cessé, depuis 1852, d'améliorer autant qu'il était en elle la condition de ses aumôniers.

« Plusieurs de ces dignes prêtres ont succombé à des postes dont le péril, connu d'avance, n'avait été qu'un attrait de plus pour leur dévouement. L'aumônerie qui a un personnel si restreint, a perdu ainsi douze de ses membres. Leurs dépouilles mortelles reposent dispersées en Orient, en Chine, au Mexique et sur d'autres plages lointaines.

« Mgr Coqueron dit avec beaucoup de raison en finissant que l'aumônerie de la marine n'est pas seulement une des institutions religieuses les plus sérieuses, et les plus fécondes de notre temps, mais encore qu'elle a pris rang parmi les institutions les plus populaires de l'Empire.

On annonce une lettre de M. le marquis Wielopolski, gouverneur civil de Varsovie, au prince Napoléon, en réponse au passage du discours de Son Altesse Impériale qui le concerne.

M. Jean Reynaud a adressé à plusieurs journaux la lettre suivante:

« Cannes, 23 mars.

« Monsieur le rédacteur,

« Vous m'avez rangé parmi les candidats à la députation. Vous vous êtes trompé et vous comprendrez l'intérêt qui me porte à vous prier de rectifier votre assertion. Des propositions ont pu m'être faites, mais le serment formé entre moi et les collègues électoraux une barrière que je ne saurais franchir.

« Veuillez, etc. » JEAN REYNAUD.

Diverses dépêches de Londres nous ont fait connaître l'irritation qui existe dans certaines régions du Lancashire où la tranquillité matérielle avait régné jusqu'ici malgré la détresse cotonnière. Les feuilles anglaises nous apportent de nouveaux détails, aujourd'hui, qui nous permettent d'apprécier les causes de la nouvelle phase dans laquelle la crise menace d'entrer. La vertu de patience dont la population éprouvée avait donné un si bel exemple commence à s'évanouir, dit le *Morning-Post*. Le pillage et l'émeute ont remplacé la résignation et la tranquillité: Un esprit inquiet s'élève, il faudra beaucoup de

prompte sagesse pour la réprimer à son début, et beaucoup de tact pour lutter contre lui à l'avenir. Jusqu'ici l'émeute s'est concentrée à Osthon et à Staleybridge. Si elle ne sort pas de ces limites, le pays sera heureux de l'oublier et de pardonner. Mais la fureur est contagieuse; l'exemple est dangereux pour tout le district.

Ce cri d'alarme de l'organe habituel de lord Palmerston, fait entrevoir la gravité de la situation, que d'autres circonstances ne permettent plus de méconnaître. A Hyde, à Stockport, Oldham, Abston, Staleybridge et Wigan, les autorités anglaises sont sur le qui-vive, attendant à chaque instant l'arrivée de bandes d'émeutiers dont l'approche leur est annoncée par le télégraphe; la bourgeoisie et les gens honnêtes de toutes les classes s'enrôlent en qualité de constables, de telle sorte qu'on se tient prêt, pour ainsi dire, à de véritables batailles. A Asthon, mardi dernier, la troupe fut envoyée au devant de l'une des bandes annoncées, et le maire à la tête du conseil municipal et de 180 constables, se joignit à la troupe pour empêcher les émeutiers d'avancer. Lorsque ceux-ci, au nombre de 400 environ, aperçurent les constables ils les assaillirent à coups de pierres. Les constables chargèrent, le bâton à la main, et la foule se sauva dans toutes les directions. Mais les magistrats apprirent bientôt qu'une émeute avait éclaté à Stamford-street; que des boulangers et d'autres boutiquiers intimidés avaient dû distribuer par les fenêtres leurs provisions à la foule, et que des rassemblements se formaient malgré les avertissements de la police.

Dans plusieurs autres localités, les choses en étaient au même point, débordant ou déjouant la force publique. La chambre des Communes, justement émue de l'état des choses, a applaudi, dans sa dernière séance, à l'annonce faite par M. Potter, d'une motion tendant à ce qu'il soit nommé une commission spéciale chargée de s'enquérir de la situation des districts où l'on travaille le coton et de la manière dont la loi des pauvres a été administrée et les secours ont été distribués. Cette commission devrait également faire son rapport sur la question de savoir s'il convient de recourir à l'émigration comme moyen de secours. La résolution proposée par M. Potter sera discutée après les fêtes de Pâques.

Plusieurs journaux de Londres ralliés à la politique du cabinet réclament en attendant que les autorités locales et le gouvernement se hâtent de réprimer avec vigueur les désordres, avant qu'ils ne prennent des proportions encore plus regrettables. On

pense que ces demandes sont l'avant-coureur de mesures énergiques.

Mexique.

On lit dans le *Moniteur de l'Armée*:

Quecholac, où le général Forey doit porter son quartier général, est un gros bourg placé dans une excellente situation à environ 65 kilomètres d'Orizaba et à moitié route de cette dernière ville et de Puebla. On y accumule de nombreux approvisionnements.

L'armée, en outre, a occupé, sur la droite de Quecholac, la ville de Huamantla. On y a trouvé une population sympathique et très favorable à l'intervention. Comme elle n'est qu'à 35 kilomètres de Puebla, et qu'elle renferme des édifices publics nombreux et spacieux, elle sera très utile aux troupes.

On a reçu dans cette ville plusieurs députations. L'une d'elles a présenté un intérêt tout particulier: c'est celle des Totonagues, nation autrefois aussi puissante que les Aztèques, et qui a beaucoup aidé Ferdinand Cortez dans ses opérations contre Mexico.

Les Totonagues d'aujourd'hui, quoique convertis au christianisme, ont conservé le culte de la déesse Tzintote, divinité protectrice des moissons, et ils nous ont offert, sous ses auspices, des fruits, des fleurs et des gerbes de maïs. Cette peuplade habite, entre Tepaca et le village de Zacatlan, un pays très sain et très riche.

Il existe au Mexique un grand nombre de peuplades de ce genre, qui ont conservé leur vie propre et qui ne se sont pas fondues dans le reste de la population. En général, elles nous montrent de la sympathie. Nous pourrions, lorsque nous serons à Mexico, rencontrer chez elles un point d'appui sérieux.

Une correspondance de la Havane au *New-York Herald*, datée du 5 courant, contient ces informations:

On ne s'attend pas à ce que Puebla soit attaquée. On croit que le plan des Français est de forcer la garnison à se rendre en coupant toutes les communications avec la contrée environnante. Puebla est maintenant cernée et pourrait être aisément détruite par un bombardement si le général Forey le voulait; mais telle n'est pas son intention. Les troupes françaises sont dans une bonne situation. Elles ont opéré leur concentration de différents points et les détachements n'ont pour la plupart rencontré aucune résistance. Au contraire ils étaient bien reçus par les po-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 29 MARS 1863.

— N° 1. —

BERTHE.

I

La marquise douairière de Valrive, retirée à son château de Vaux, dans une gorge sauvage du Berry oriental, regardait un jour son fils Edmond, âgé de 25 ans, se promener dans le parc avec une nièce d'une dizaine d'années, qui semblait le conduire et veiller sur lui.

« L'œil de la marquise se voila d'une indicible tristesse; elle poussa un profond soupir, et, s'adressant à la mère de cette enfant:

« Charlotte, dit-elle d'une voix déchirante, que deviendra Edmond quand je ne serai plus? Qui s'intéressera assez à lui pour ne pas l'abandonner à des mains mercenaires? Il est riche; la rapacité l'exploitera sous le masque de la sympathie. On épiera chez lui la moindre lueur d'intelligence, mais ça sera pour l'étouffer, et non pour secondar le reveil de son esprit. Et son état s'améliorait pourtant! Ne trouves-tu pas, ma fille, que ton pauvre père a fait de sensibles progrès depuis ta dernière visite?

— C'est incontestable, répondit M^{me} d'Auvers; le corps se fortifiant peu à peu, je n'en doute pas, il en sera de même de l'esprit. Quant à vous, ma bonne mère, Dieu vous réserve encore de longs jours; votre excellente santé et votre force d'âme m'en donnent l'espoir.

La marquise hochait doucement la tête et répliqua:

« Mes longues et cruelles épreuves ne m'ont pas abattue, ma fille, mais elles m'ont épuisée. Vingt années consacrées à Edmond, sans autre résultat que la perspective de le laisser seul au monde à mon heure dernière, c'est une pensée poignante, horrible!

— Celle de le marier ne vous est-elle jamais venue, depuis que sa santé s'améliore?

— Oh! si; mais où trouver une femme qui lui voue tout au moins assez de sympathie et de compassion pour ne pas consentir à ce mariage uniquement à cause de son nom et de sa fortune?

« Je viens de faire, aux eaux de Vichy, la connaissance de la comtesse d'Oisebras, de Riom. Je crois que sa fille aînée, jeune personne très-sérieuse et très-sensée, serait bien capable de se dévouer à Edmond.

— La jeunesse est, en effet, plus généreuse et plus enthousiaste, bien moins égoïste et intéressée que l'âge mûr. Mais quand cette demoiselle se passionnerait pour le malheur d'Edmond au point de lui accorder son cœur et sa main, quelle mère laisserait sa fille consommer pareil sacrifice?

— Toutes les mères n'ont point votre cœur, et je ne doute point du consentement de la comtesse d'Oisebras. Veuve et sans fortune, elle a, en revanche, une famille

nombreuse, et elle brûle de trouver pour Berthe et Anna, ses deux filles aînées, de bons partis qui leur permettent d'aider leurs frères et sœurs.

— Une jeune personne élevée dans ces principes, et n'ayant d'autre souci que de se faire un sort, s'attachera-t-elle à Edmond, l'entourera-t-elle d'égards et de sollicitude?

— Permettez-moi de sonder le terrain; je procéderai avec prudence.

À l'instant même, M^{me} d'Auvers écrivit à M^{me} d'Oisebras que des affaires l'appelaient à Riom et qu'elle se félicitait de cette occasion de la revoir. La comtesse ne comprenait pas qu'on fût la moindre démarche sans un intérêt personnel; elle se rappela aussitôt que le frère de Charlotte était malade, mais possesseur d'un beau nom et d'une immense fortune. « Cela m'irait à ravir, pensa-t-elle; car deux ou trois hivers passés aux îles d'Hyères ou à Nice retabliraient infailliblement le marquis. M. de Valrive et le baron de Hautchène, quels partis pour mes filles! Ils ne m'échapperont pas, j'espère. »

M^{me} d'Auvers suivit de près sa lettre. Elle commença par un peu de diplomatie et finit par avouer franchement que le principal motif de son voyage était de faire plus intime connaissance avec la fille aînée de la comtesse.

La comtesse fut aux anges, mais n'en laissa rien paraître.

Le baron de Hautchène, autre connaissance que ces dames avaient faite à Vichy, les avait suivies à Riom à cause de la ravissante Anna. Il s'était épris pour elle d'une violente passion; mais elle avait quinze ans, lui plus de quarante-cinq, et la raison en lutte avec le cœur l'avait retenu jusque là de se déclarer. La comtesse

lui insinua très-habilement que M^{me} d'Auvers avait des vues sur Anna pour le marquis de Valrive. Il n'en fallut pas davantage pour faire pencher la balance en faveur de la passion, et, peu de jours après, Anna était la fiancée de M. de Hautchène.

La comtesse avait accoutumé ses filles à l'obéissance passive. « Vous êtes pauvres, leur disait-elle, vous avez de la naissance; vous devez viser à conquérir dans le monde une position digne de vous et de votre éducation, pour laquelle je me suis imposé les plus durs sacrifices. Vous m'en récompenserez, votre amour filial me le garantit, en n'hésitant point à accepter les partis que je jugerai vous convenir. » Elle n'épargnait pas les exhortations de ce genre, et tel était le respect de ses filles pour elle, qu'il eût suffi d'un froncement de ses sourcils pour les précipiter dans les bras d'un monstre.

Anna s'estimait heureuse d'être la fiancée d'un homme éperdument amoureux, d'une humeur charmante, d'un extérieur agréable et d'une parfaite aménité. Pourtant le baron avait un fils de seize ans et deux autres garçons en bas âge; mais elle était d'un caractère trop frivole pour envisager la vie du côté sérieux. « Quel bonheur, se disait-elle, qu'il m'ait été si facile de remplir le vœu de ma mère! »

Berthe ne ressemblait en rien à sa sœur. La vie lui apparaissait sous les couleurs les plus tristes. Les dernières années de leur père, mort depuis quatre ans, avaient été signalées par des infidélités dispendieuses qui avaient provoqué de douloureuses scènes de ménage, dont plus d'une en présence des enfants. D'un autre côté, leur mère voulait à tout prix briller et jeter de la poudre aux yeux; aussi la

mort de son mari la laissa-t-elle dans une position financière déplorable qui ne fit que l'aigrir davantage encore et accroître sa tyrannie domestique.

Élevée à une pareille école, abrenvée, de bonne heure, de chagrins que n'adoucièrent ni l'amour filial, ni l'amour fraternel, étouffée dans cette atmosphère insalubre, Berthe accepterait sans doute, avec résignation et sans effroi, des devoirs graves et difficiles. C'est ainsi que M^{me} d'Auvers l'avait jugée à Vichy, où Berthe la recherchait de préférence à des compagnes de son âge. Cette jeune fille n'aimait ni la toilette, ni les plaisirs bruyants. Elle dansait parce que sa mère le trouvait convenable; elle était toujours mise avec un goût exquis, parce que sa mère le voulait; elle se plaçait au piano par ordre de sa mère, et enlevait de légitimes éloges sans embarras comme sans vanité. Le sourire errait presque toujours sur ses lèvres, tandis que ses yeux — son unique, mais puissante beauté — avaient une expression touchante de résignation.

Sans le moindre soupçon du but particulier de M^{me} d'Auvers, elle se rejouit fort de son arrivée à Riom. Après les fiançailles d'Anna, Charlotte demanda à Berthe, d'un air d'indifférence:

« Et vous, quelles espérances fondez-vous sur le mariage? Quelles sont vos prétentions à l'égard d'un mari?

— Je n'en ai pas la moindre, répondit-elle avec sincérité, parce que je serai contrainte, dans tous les cas, de me conformer au choix de ma mère. Je saurai, je l'espère, me résigner et être heureuse de mon sort, car il est en la main de Dieu, et j'ai la confiance que Dieu soutient les cœurs dociles à sa volonté.

— Vous figurez-vous bien, ma chère